

Ecoutez Lingard, le grand historien de l'Angleterre. " Il est impossible, dit-il, de ne pas rapporter brièvement ce que les moines ont fait en Angleterre pour l'agriculture ; impossible de ne pas rappeler le parti qu'ils ont su tirer de tant d'immenses régions incultes et inhabitées, couvertes de forêts ou entourées de marécages. C'était là, on ne doit jamais l'oublier, la vraie nature des vastes territoires abandonnés aux moines, et qui avaient ainsi le double avantage d'offrir aux communautés une retraite plus longtemps inaccessible qu'ailleurs, et d'imposer de moindres sacrifices à la munificence des donateurs. Ainsi placés en face de toutes les difficultés de la mise en culture d'un pays nouveau, ils les surmontèrent toutes : les forêts défrichées, les marais assainis ou desséchés, le sol irrigué ou drainé selon les besoins de chaque localité, les ponts, les chemins, les digues, les ports, les phares créés partout où s'étendait leur patrimoine ou leur influence, témoignèrent de leur infatigable et vigilante ardeur. La moitié au moins de la Northumbrie était envahie par des landes et des bruyères stériles ; la moitié de l'Est-Anglie, et une portion considérable de la Mercie, étaient couvertes par des marais presque inaccessibles. Partout les moines substituèrent à ces déserts inhabités de gras pâturages et d'abondantes moissons. " (T. I, 267). Ainsi parle Lingard ; et M. de Montalembert poursuit : " Ces moines laborieux, éleveurs et nourrisseurs, furent les véritables pères de l'agriculture anglaise, devenue et demeurée, grâce à leurs traditions et à leurs exemples, la première agriculture du monde. " (Moines d'Occident, t. V, 173.)

Voilà pour l'Angleterre. Pour la France ; si vous voulez savoir, Messieurs, comment elle fut défrichée, écoutez cette histoire, et jugez de l'ensemble par un détail. C'était au VI^e siècle. Un moine breton, nommé Tellio, après avoir coupé les halliers et les broussailles à l'entour de son monastère de Dol, près de St-Malo, se mit, avec l'aide d'un autre moine, St Samson, à planter un immense verger là où l'on ne voyait auparavant que des arbres stériles. Sur trois milles de long, dans un terrain bien défoncé et bien ameubli, le moine Tellio planta des pommiers de la meilleure espèce : sur trois milles de long les pommiers alignèrent bientôt leur ramure vigoureuse. Ce fut à la saison un déluge de pommes. Malgré leur appétit les moines ne purent manger tant de pommes ; alors, pour n'en rien perdre, car elles étaient bonnes, ils s'avisèrent de les boire : ils inventèrent le cidre. Le cidre rend heureux, aujourd'hui, tous les ivrognes bretons, et même normands : le moine Tellio ne comptait pas avoir un tel succès.

Vous savez maintenant, Messieurs, d'où vient la boisson nationale de la Bretagne et de la Normandie, le cidre : en Bretagne et en Normandie le raisin ne mûrit pas. Voulez-vous apprendre par qui furent défrichées les terres heureuses où mûrit le champagne, le vin de champagne, cette convoitise des Anglais, ce bouquet nécessaire de tous les grands repas dans les deux mondes ? — Ecoutez. Le moine Théodulphe, né de parents illustres en Aquitaine, s'était fait moine à St Thierry. Il désira d'être employé à l'exploitation agricole du monastère. On lui confia deux boeufs de labour qu'il mena à la charrue pendant vingt-deux ans. Avec cet attelage il faisait autant de besogne que deux,

trois, ou même quatre de ses frères. Il était encore plus infatigable que ses boeufs, car, pendant que ceux-ci se reposaient, lui remplaçait la charrue par le hoyau, la herse ou la bêche ; et, quand il revenait au monastère après des journées si bien remplies, il était toujours le premier aux offices et aux psalmodies de la nuit. Après vingt deux ans de labourage, il fut élu abbé de sa communauté. Alors les habitants du village le plus voisin s'emparèrent de la charrue, et la suspendirent dans leur église comme une relique.

" C'en était une en effet, s'écrie ici M. de Montalembert à qui j'emprunte en partie cette histoire ; noble et sainte relique d'une de ces vies de travail perpétuel et de perpétuelle vertu, dont l'exemple a heureusement exercé un plus fécond et plus durable empire que celui des plus fiers conquérants. Il me semble que nous la contemplions tous avec émotion, si elle existait encore, cette charrue de moine, deux fois sacrée, et par la religion et par le travail, par l'histoire et par la vertu. Pour moi, je sens que je la baiserais aussi volontiers que l'épée de Charlemagne ou la plume de Bossuet. " (Moines d'Occ., t. II, 456.)

La France défrichée par les moines, ainsi que l'Angleterre, a grandi et prospéré à côté de sa rivale, quoique des guerres sans fin aient périodiquement, pendant douze cents ans, décimé sa population. La France et l'Angleterre seront puissantes l'une et l'autre aussi longtemps que chez elles l'agriculture restera florissante, car la loi de l'histoire, je le répète, veut que la prospérité et la grandeur d'un peuple soient en raison du nombre et de la prospérité des populations agricoles.

Cela est vrai quand il s'agit du recrutement des armées, tout le monde le comprend, car tout le monde sait que les soldats disciplinés, courageux devant la mort, sont les fils robustes et pieux des laboureurs. Mais cela est vrai également quand il s'agit de la prospérité commerciale et de la gloire du génie. Pour que le commerce et l'industrie aient leur raison d'être, il faut que de la campagne on apporte à pleines charges ces denrées alimentaires sur lesquelles se font les deux tiers des trafics commerciaux ; il faut que les populations agricoles, ayant vendu à la ville les produits de la terre, achètent largement de leurs bénéfices rémunérateurs les produits des industries qui s'exercent à la ville. Supprimez l'un des termes de ce double échange, et le commerce ainsi que l'industrie sont ruinés.

Si vous voulez qu'un peuple soit tout industriel, et qu'il aille échanger ses produits manufacturés chez un autre peuple pour les produits alimentaires, je dis qu'il se ruinera encore, sauf de rares exceptions, car en général l'industrie, étant donné le prix des matières premières et de la main d'œuvre, ne réalise pas plus d'un tiers des revenus qu'il faut pour faire vivre un peuple. La loi commune est que le laboureur soit le nourricier de l'Etat, et que le commerce industriel soit un complément de la prospérité que procurent à la nation les revenus de la terre.

Il en faut dire autant de la gloire des lettres et des beaux arts, qu'on appelle proprement la civilisation. Cette double gloire fleurit dans un peuple où les œuvres d'arts trouvent de riches acheteurs et de fins appréciateurs, où la condition de fortune aussi laisse des loisirs et des moyens de s'instruire soit aux artistes, soit aux littérateurs. Or la fortune est au sein de la terre dont les guérets sont une mine d'or inépuisable : elle en sort avec les épis de blé et les tiges des moissons.

Il avait compris ce principe fécond d'économie nationale ce grand et bon roi de France, Henri IV, qui, voulant